

ÉCLIPSES

JEAN LUC CATTACIN

ÉCLIPSES

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2019

ISBN: 978-2-7529-1182-7

À Tante Ros(m)e.

*Saisis-moi au passage si tu en as la force et
tâche à résoudre l'énigme du bonheur que
je te propose.*

MARCEL PROUST, *Le Temps retrouvé*

PREMIÈRE PARTIE

Tout le monde s'est tu quand elle est entrée dans la pièce. Elle avait quelque chose, je ne sais pas. Quelque chose de différent. La porte s'est ouverte, la personne qui l'accompagnait est entrée – je ne sais même plus si c'était un garçon ou une fille, une fille je crois mais je ne suis pas sûr et ça n'a pas d'importance – et puis ça a été elle, et le temps est resté en suspens une demi-seconde, comme un film qui bute sur une image, avant de reprendre aussitôt son cours. Tout est revenu, les regards et les conversations, et la musique aussi, qui n'était jamais partie bien sûr mais que l'espace d'une mesure, quand elle était entrée, on avait pourtant cru ne plus entendre. Juste l'espace d'une mesure : le temps que battent ses cils quand elle avait baissé les paupières en s'avançant dans la pièce, que plonge sa main souple dans la vague de ses cheveux quand elle y avait passé ses doigts. Ils avaient disparu et étaient ressortis et j'avais pensé à des dauphins quand ils accompagnent un bateau, à leur nage sinusoïdale, dans et hors de l'eau, dans et hors de l'eau, dans et... bon, j'étais ivre, mais quand même, c'était beau. Assis à côté de moi, Vigo avait dû penser à peu près la même chose – dauphins mis à part, j'imagine, ce n'était

déjà pas son genre – car comme souvent à l’époque il avait dit ce que moi j’avais tu : putain qu’est-ce qu’elle est belle... voilà ce qu’il avait dit, ou quelque chose d’approchant, et moi je n’avais rien dit, donc, mais n’en avais pas pensé moins. Et puis comme toujours le moment de grâce était passé, s’était envolé dans la fumée et le *Teardrops* de Linda Womack. Et puis il y avait Coralie, la femme de ma vie, celle avec qui, nous nous l’étions promis, je vivrais le reste de mes jours... alors avec le temps l’instant où cette fille était apparue, quelque beau qu’il eût été, s’était délité, dissous, fondu dans le sirop des souvenirs de tous les autres instants. En apparence. Car bien que semblant oublié, il avait de toute évidence laissé une empreinte dans mon esprit, puisque quand la même fille est entrée dans la pièce à nouveau, une tout autre pièce, et vingt ans plus tard, je l’ai reconnue tout de suite. C’est drôle, la mémoire.

2

Je l’avais reconnue à l’instant où elle avait passé la porte. Aucun doute n’était possible. Je n’avais même pas eu à passer par ce que j’avais nommé dans mon premier livre – ah oui, au fait : j’écris des livres – «l’étape intermédiaire de la reconnaissance des personnes», sujet sur lequel j’avais clos mon avant-propos.

L’étape intermédiaire débute précisément à ce moment où vous avez la sensation d’avoir déjà vu la personne qui

se trouve devant vous, et que bientôt vous en êtes certain : vous connaissez ce visage. Mais *qui* est-ce ? Une phase difficile commence alors, qui consiste à essayer de se rappeler où, quand, avec qui. Cette phase intermédiaire, entre la perception instinctive par l'œil et la localisation précise dans le champ mémoriel, est indispensable : sans elle, que signifierait en effet *reconnaître* quelqu'un ? À quoi est-ce que cela servirait ? Ce quelqu'un, il faut le replacer dans la mémoire, le relier au reste, aux autres, afin qu'il cesse d'être, à jamais, seulement « quelqu'un ». Il faut pour cela procéder avec méthode, et c'est d'ailleurs, entre autres choses, ce que ce livre se propose de vous apprendre à faire.

J'ai oublié mes souvenirs, p. 6.

Et c'est d'ailleurs, entre autres choses, ce que dans ma pratique quotidienne je me propose d'apprendre à faire aux gens qui viennent me voir : visualisez la personne mentalement, leur dis-je. Faites-en comme une photo, et essayez par l'esprit de découper son contour, de l'extraire de son décor pour l'appliquer sur d'autres clichés rangés dans votre mémoire, des photos de gens et d'endroits et de moments qui, elles, sont bien étiquetées dans votre stock de souvenirs. Collez la silhouette au milieu d'autres personnes, dans d'autres lieux, en d'autres occasions ; sur une plage, dans une clairière où l'on pique-nique (si vous parvenez à les faire revenir, les odeurs de l'océan ou de la forêt tout autour pourront vous aider), à une table dans un salon, dans le préau d'une école (le bruit peut aider aussi, un peu). Voilà ce que je les engage à faire, ces gens qui viennent à moi, et parfois après des

dizaines de tentatives et autant d'échecs les contours de la petite figure découpée dans l'aujourd'hui soudain se fondent comme par magie dans l'arrière-plan d'hier, et quelqu'un reprend sa place, celle qui n'aurait jamais dû cesser d'être la sienne, dans le monde des souvenirs : on le reconnaît enfin. Sans qu'il soit nécessaire à ce stade de retrouver son nom, d'ailleurs ; le nom c'est autre chose. C'est pratique mais pas indispensable. On peut étiqueter autrement, utiliser des descripteurs : « je me souviens, c'était un voisin invité au mariage de Sébastien, qui riait avec l'oncle Louis, il y a trente ans ». Ou bien une étudiante avec qui on partageait un cours de licence. Un maître-nageur qui marche en claquettes sur le bord de la piscine de l'enfance. Parfois on finira par retrouver le nom, parfois non, ne serait-ce que parce qu'on ne l'a jamais su. Pas grave : le nom, c'est la cerise sur le gâteau, et le gâteau c'est déjà énorme.

De toute façon la question du nom ne se posait pas pour la femme qui venait d'entrer dans la pièce où je me trouvais : la première fois je ne l'avais pas su, et cette fois il était écrit sur la feuille posée sur mon bureau, et comme je ne l'avais pas su la première fois, je n'avais pas pu le reconnaître la seconde. Pour le reste je n'avais pas eu besoin d'une quelconque procédure, la fille de la soirée était revenue tout de suite à ma mémoire, comme on claque des doigts. Ça n'était pas si loin, au fond, et le temps avait passé vite... vingt ans ça passe vite si on les meuble bien. Ensuite et surtout, elle n'avait pas vraiment changé, ou plus précisément était vingt ans après la parfaite translation aujourd'hui de la jeune femme presque encore adolescente qu'elle avait été ce soir-là ; et d'ailleurs si comme ce soir-là il y avait eu des gens dans la

pièce avec moi, des grappes de gens qui parlent fort et rient, un verre ou une bouteille de bière à la main, leurs têtes comme des montagnes dans les nuages atteignant presque la nappe de fumée de cigarette en suspension sous le plafond, s'il y avait eu de la musique et à l'autre bout de la pièce une fenêtre ouverte sur la nuit par laquelle s'échappent la lumière, la fumée et le bruit, et où un garçon et une fille sont accoudés au garde-corps à regarder dehors, s'il y avait eu tout ça et qu'au fond près de la fenêtre j'avais été assis sur le plancher à côté d'un Vigo ivre comme moi, eh bien comme il y a vingt ans tout se serait arrêté l'espace d'une seconde, on se serait tous tus à nouveau, figés, et même la musique aurait semblé disparaître, partir faire un tour un instant par la fenêtre, avant de revenir. C'est sûr.

Mais cette fois ça a été différent. Mélanie l'a fait entrer et elle a baissé les paupières exactement comme elle l'avait fait ce soir-là, son souvenir est remonté à la surface de ma mémoire comme une bulle du fond d'une rivière et je voyais presque déjà sa main se lever pour passer dans ses cheveux, vous savez : les dauphins... mais cette fois elle ne l'a pas fait. Et puis de toute façon il n'y avait pas de musique, pas de fumée ni de fenêtre ouverte sur la nuit non plus, ni de Vigo ni personne d'autre que moi, et plutôt que par terre cette fois j'étais assis à mon bureau, et sobre qui plus est, et elle m'a dit bonjour. Bonjour docteur, pour être tout à fait exact.

3

Je suis effectivement docteur en médecine, et c'est essentiellement à le devenir qu'ont été consacrés les vingt ans séparant les deux entrées de Léna Carpentier dans une pièce où je me trouve. Vingt ans bien meublés, donc. En tout cas sur le plan professionnel, car pour le reste... Quoi qu'il en soit je devais être en deuxième année ce soir où je l'ai vue pour la première fois, et maintenant je suis psychiatre, et psychanalyste, spécialisé dans les troubles de la mémoire. Les gens qui viennent me consulter sont en général envoyés par leur praticien habituel, celui des rhumes et des vaccins et du réconfort quotidien, qui me les adresse quand il comprend qu'il ne pourra bientôt plus faire grand-chose pour eux. Pour cette dame qui se portait si bien jusque-là mais a cette année en deux ou trois occasions peiné à retrouver dans quel sens prendre sa rue pour rentrer chez elle en sortant du métro. Ou cette autre qui de plus en plus souvent ne se rappelle plus pourquoi elle s'était levée de son fauteuil un instant plus tôt pour venir dans la cuisine où elle se trouve maintenant, une pièce dont elle avouera d'ailleurs un peu plus loin dans la conversation qu'elle lui a parfois ces derniers temps soudain semblé comme... étrangère. Il est temps alors qu'elles viennent me voir. Je prends le relais et je fais en sorte que l'océan qui monte ne fasse pas trop vite des châteaux compliqués de leurs souvenirs une simple bosse de sable, qui s'érode et fond à mesure que passent les vagues des jours qui passent. Pourquoi elles? C'est comme ça. C'est injuste : certains n'arrivent

pas à se débarrasser du souvenir d'un moment de leur vie où ils ont souffert, quand d'autres n'arrivent pas à retenir le nom ou le visage de celui ou celle qu'ils ont aimé. C'est mon terrain de travail, un borbier fascinant où j'œuvre enfoncé jusqu'à mi-cuisses dans la vase du temps qui aspire les gens, en ayant à l'esprit qu'un jour peut-être ce sera mon tour. Il y a bien des pompiers qui se retrouvent pris par les flammes, alors...

Car ce qui est drôle – si on veut – c'est que moi-même je ne suis pas forcément dans une relation de confiance aveugle avec ma mémoire. C'est peut-être pour ça que je fais ce métier, qui sait? C'est la théorie de Vigo. Ou bien c'est l'inverse: c'est à force de le faire que j'ai commencé à m'interroger. Ou un peu des deux. Bon, j'ai un rapport particulier au passé, c'est sûr. Vigo dit qu'il m'obsède. Il exagère toujours, mais il est indéniable qu'un morceau de moi, qui aurait dû grandir et le quitter, ce passé, est resté là-bas comme un soldat qui ne revient pas du front. Perdu dans la forêt immense de mon enfance, incapable de sortir du village, de l'interminable champ de maïs, ou du lit glacé de la rivière, il arpente encore ces lieux pourtant depuis longtemps disparus, y erre, en parcourt inlassablement ruelles et buttes, sillons et berges et sentiers, et me les raconte. Il m'envoie des cartes postales jaunies qui disent les pierres et les plantes qu'il ramasse et les êtres qu'il rencontre, et il revit à l'infini épisodes et événements, et me les relate de loin en loin dans des messages qui traversent le temps. Je note tout dans un grand tableau, le «tableau des souvenirs». Comme pour tout retenir. C'est mon grand œuvre. Je note, j'essaie d'organiser, de classer, d'ordonner... j'y reviendrai. La tâche est d'autant plus difficile que je ne mettrais pas ma

main au feu pour certains de ces souvenirs. C'est compliqué, la mémoire : il y a des choses qu'on sait avec certitude avoir faites, avoir vues ou touchées, senties, vécues ; et puis d'autres dont on croit se souvenir, dont on pense se souvenir, mais dont au fond parfois on doute... Pinter n'a-t-il pas écrit qu'il y a des choses dont on se souvient, bien qu'elles ne soient peut-être jamais arrivées ? (Ah oui, j'oubliais : je collectionne les mots d'auteur relatifs à la mémoire, aussi.) J'avais abordé cette question, celle des faux souvenirs, dès mon premier livre.

Est-ce que la mémoire ne nous raconte pas des histoires ? Pas forcément avec l'intention de nuire, d'ailleurs. Peut-être que simplement parfois elle se trompe, comme un témoin oculaire, et qu'elle jure de bonne foi qu'elle a vu, vraiment vu, ce qu'elle a seulement cru voir. Ou peut-être qu'elle s'est si bien souvenue des images d'un rêve fait une nuit qu'à la longue elle a fini par les prendre pour la réalité. Ou qu'elle a finalement fait sien le souvenir de quelqu'un d'autre, si fréquemment raconté et si précisément, avec tant de détails et de conviction, qu'à la fin de guerre lasse elle l'a adopté. C'est souvent le cas par exemple de nos souvenirs d'enfance, dont nombre sont en fait ceux qu'avaient de nous nos parents et qu'on racontera pendant longtemps en commençant par « *il paraît que* quand j'étais petit, un jour... » avant de se débarasser avec le temps des trois premiers mots.

J'ai oublié mes souvenirs, p. 9.

Quelle que soit la raison en tout cas, après un certain temps les souvenirs incertains sont là parmi les autres, au

même titre que les autres. Comme des cavaliers inconnus ils ont surgi un jour dans le village de notre mémoire, mais à la différence des autres habitants du lieu, souvenirs résidents de longue date qui se soutiennent mutuellement, s'étayaient, se portent garants les uns des autres et sont parfois attestés par les souvenirs des proches, eux restent seuls devant leur verre au bout du bar de la mémoire, ou errent dans les ruelles alambiquées de l'esprit. Alors régulièrement on les met à l'épreuve, on les appelle à la barre et on les interroge, mais ils gardent leur mystère et vous l'aurez remarqué souvent quelque chose nous retient de mentionner leur existence à ceux qui *justement* pourraient les corroborer. On doit avoir peur au fond qu'ils ne le fassent pas, et qu'on doive alors affronter la réalité de ces souvenirs : ils sont bien là mais ils sont faux, et on n'a pas eu tout à fait la vie qu'on pensait.

Pour ce qui concerne Léna Carpentier, ce n'est pas ça : je sais que je n'insère pas un faux souvenir d'elle dans ma mémoire. Tout concorde, tout ce qui s'y trouve le corrobore. L'épisode était bien là, présent depuis vingt ans, mais enfoui, comme oublié. Monsieur Sourdey, mon professeur de français au lycée, aurait appelé un souvenir oublié un oxymore, et d'autres diraient plus simplement que c'est idiot : un souvenir oublié, ce n'est pas un souvenir, ce n'est plus rien. C'est comme une bulle après qu'elle a éclaté, une flaque évaporée, une tache effacée, des ronds dans l'eau après que le dernier a atteint la berge. Mais c'est plus compliqué que ça : quelque chose s'est passé dans votre vie et vous ne vous en souvenez pas, soit, mais si on y réfléchit bien vous n'avez pas pu l'oublier sur l'instant. Quelques heures après vous vous en souveniez forcément. Le lendemain vous vous en

souveniez certainement encore. Des semaines ou des mois plus tard, peut-être. Et puis un jour – qu'on ignore, c'est logique – ce souvenir que vous aviez s'en est allé. Effacé. Professionnellement comme personnellement, ça m'intéresse, et d'ailleurs c'est à ça qu'était consacré mon premier livre, il y a des années déjà, le livre qui m'a rendu célèbre en quelque sorte, ou disons plutôt *réputé*, celui qui m'a fait entrer dans le petit monde des médecins connus pour leurs travaux par une (petite) partie du (grand) public, où je suis une rareté parmi les chirurgiens esthétiques, les nutritionnistes, les cancérologues et les sexologues. Ça s'était fait par hasard : ayant dès l'origine conservé les notes que je prends – encore aujourd'hui – au fil de mes consultations, j'avais fini par organiser les plus intéressantes en un recueil que j'avais présenté à un éditeur rencontré par hasard à l'enterrement d'un de mes patients, et avec lequel j'avais sympathisé. Je lui avais fait parvenir le manuscrit intitulé : *Les Troubles du stockage de la mémoire épisodique*, un titre que je trouvais accrocheur, mais ledit éditeur n'avait accepté de publier le livre qu'à la condition expresse d'en changer, et j'avais cédé. Le livre était devenu *J'ai oublié mes souvenirs*. Selon lui j'y avais gagné trente mille lecteurs. Selon Vigo j'y avais perdu le respect de mes pairs.

4

Depuis, je n'ai plus arrêté de publier, et écrire occupe le plus clair de mon temps une fois que j'ai quitté mon cabinet. On peut même dire que ma vie se résume à

ça maintenant qu'il est apparu que l'arbre du reste n'a pas donné les fruits attendus. Alors je travaille, je complète patiemment mon tableau des souvenirs, dont je compte bien qu'il deviendra un jour mon œuvre ultime, et en attendant j'écris des livres ayant trait au cerveau, à l'esprit et à la mémoire, livres dont je suis plus ou moins fier, d'ailleurs, car il peut m'arriver de me laisser aller à la facilité. Ainsi, poussé par mon éditeur (et je l'admets mon incapacité à refuser de publier quoi que ce soit), j'ai signé un catastrophique *La Mémoire expliquée à mes enfants* dont je traque les derniers exemplaires existants. Chaque fois que j'en trouve un dans une librairie je l'achète et, inexplicablement incapable de le détruire, l'enferme dans une cantine de fer au fond de ma cave et marque ma prise d'une encoche sur l'intérieur du couvercle. J'en suis à quatre-vingt-huit. Vigo, lui, n'en a qu'un exemplaire, mais le fait trôner sur la cheminée de son salon, m'interdisant d'y toucher, quand je vais lui rendre visite. Il dit que c'est comme une vanité en papier, un crâne littéraire. Peut-être qu'il a raison, et que ce n'est pas inutile, au fond : après ce livre-là je n'ai jamais commis de catastrophe comparable, et suis même assez fier de ma production. Actuellement, et après une longue phase de recherches, j'entame la rédaction d'un nouvel ouvrage, consacré cette fois aux biais mnésiques.

On sait que l'esprit humain subit l'influence de mécanismes qui provoquent des déviations de la pensée par rapport à ce qu'elle devrait être : erreurs de jugement, de perception, d'interprétation, qui ne sont pas provoquées par les circonstances mais sont inhérentes au travail même

de l'esprit. Ce sont les biais cognitifs. Ils peuvent être de différentes natures, et certains en particulier relèvent de la mémoire : on les nomme alors les biais mnésiques. Ils sont identifiés, nous touchent à peu près tous sans que nous en ayons conscience, et comme des parasites travaillent inlassablement à détruire, entraver, modifier, déformer nos souvenirs. C'est d'eux qu'il va s'agir ici.

Projet *Ma mémoire me trompe*, feuillet 1.

Enfin, tel était le projet avant que Léna entre dans mon cabinet, et que tout soit bouleversé. Cette deuxième fois de ma vie où je la voyais, je suis resté doublement bouche bée (on m'accordera que rien n'est certainement impossible à la bouche intérieure) : d'abord parce que je la trouvais belle aujourd'hui, là devant moi, et ensuite parce que dans un même mouvement, un éclair, je la retrouvais et me retrouvais avec elle cet autre soir, un autre soir il y a longtemps, où elle me transportait à nouveau. J'étais sidéré quand elle a fait les quelques pas qui la séparaient de mon bureau, mais la façon dont elle m'a regardé m'a confirmé qu'elle, en revanche, ne m'avait pas reconnu. Comment aurait-elle pu ? Moi-même, ne surnageait dans le souvenir que j'avais de cette soirée d'il y a vingt ans que son entrée dans la pièce, le reste s'étant effacé, y compris ma propre arrivée, ma sortie, ou toute autre circonstance (j'ai dû déjà mentionner que j'avais bu). Alors elle, par quel miracle se serait-elle souvenue de moi, étudiant indistinct au milieu d'une trentaine d'autres, et qui plus est assis sur le parquet à côté d'un de ses semblables au fond de la pièce dans laquelle elle pénétrait : deux demi-personnes parmi les autres debout autour,

même pas hauts comme des enfants, leurs têtes pour tout dire plutôt à la hauteur où se seraient trouvées celles de chiens, chacun un verre à la main, à la regarder un instant à travers une futaie de jambes, tous deux bouche entrouverte interrompus au milieu d'une gorgée de bière ou d'une blague imbécile voire des deux en même temps ? La fée des forêts apparaissait aux deux idiots du village accroupis dans l'herbe, une licorne à des taupes, une émeraude à deux boulets de charbon. Elle ne les avait pas vus. Il faudrait que j'appelle Vigo pour savoir s'il se souvenait d'elle, lui, et de ce soir-là. En attendant je lui souris et lui serre la main en récitant la phrase que je prononce toujours dans cette situation mais qui cette fois prend pour moi un sens particulier : *Madame Carpentier, bonjour ; c'est la première fois que nous nous voyons, n'est-ce pas ?* Et elle répond d'abord simplement oui, mais aussitôt ajoute : « Enfin : en fait, je ne sais pas. » Et comme je hausse un sourcil (Quoi ? Est-ce possible, finalement ? Elle m'avait donc vu en réalité ce soir-là ? Elle se souvient de moi, me reconnaît, m'a cherché, retrouvé ?) elle dit : « Je souffre d'amnésie. »

5

Nous souffrons tous d'amnésie. Plus ou moins. D'ailleurs j'ai profité du succès de mon premier livre pour en publier un second sur le sujet, un peu plus difficile peut-être, plus analytique, sobrement intitulé par mon éditeur *J'ai oublié mes souvenirs 2 : retenir le passé*. J'y creusais la

question (y exploitais le filon, dicit Vigo) des souvenirs oubliés dont je définissais trois sortes, trois catégories. La première est faite des choses dont on ne se souvient pas alors qu'on sait qu'on les a vécues. C'est la plus simple. Vous savez être allé à Rome il y a quinze ans, et y avoir séjourné dans un hôtel, mais êtes incapable de vous souvenir de quoi que ce soit le concernant. Ni le nom, ni la localisation exacte, ni même l'impression que vous en avez eue. Vous ne pouvez faire ressurgir aucune image de votre séjour dans l'établissement, dont vous savez pourtant qu'il a eu lieu car vos souvenirs du reste du voyage sont très clairs. Mais pas l'hôtel : tissu des rideaux, vue depuis la fenêtre, faïence de la salle de bains, visages des employés... envolés. Quelques détails insignifiants peuvent ressurgir si vous regardez des photos, et sans qu'il soit possible de déterminer pourquoi, mais l'oubli a emporté l'essentiel. C'est la première catégorie de souvenirs oubliés. La deuxième, ce sont les souvenirs que les autres ont de vous, souvenirs parfois très précis d'épisodes de votre vie, qu'ils vous racontent en détail mais que vous, vous ne reconnaissez pas. C'est très important, la mémoire de groupe.

Un précurseur de l'étude des questions relatives à la mémoire, Maurice Halbwachs, avançait qu'il n'y avait de mémoire que dans le cadre de l'appartenance à un groupe et écrivait que « le plus grand nombre de nos souvenirs nous reviennent lorsque nos parents, nos amis, ou d'autres hommes nous les rappellent ». Cela est effectivement statistiquement fondé, Halbwachs précisant : « Le plus souvent, si je me souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au

secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur.» C'est très juste, même si cela ne fonctionne pas systématiquement, d'ailleurs : parfois rien n'y fait, et les divergences mémorielles entre les sujets peuvent même être source de tension dans le groupe.

J'ai oublié mes souvenirs 2 : retenir le passé, pp. 3-4.

Et qui n'a vécu ce genre de querelle entre amis ? Elle commence de manière anodine par une question qui n'en est pas vraiment une – *oh, Cédric, et tu te souviens de la fois où... ?* – puis se poursuit par une mise en demeure – *Mais si, enfin, souviens-toi... !* – et comme l'autre ne se souvient toujours pas, pour le convaincre le premier ajoute détail après détail – *Mais si, Cédric !... même que...* – et en général, et surtout si cela se passe en public comme c'est souvent le cas, tout se termine dans une certaine aigreur : l'un est vexé qu'on puisse le soupçonner d'inventer ou de divaguer et vaguement inquiet à l'idée que ça puisse être le cas – *c'est quand même incroyable que tu ne te souviennes pas...* – et l'autre est vexé aussi mais de ne pas se souvenir, et vaguement inquiet à l'idée que peut-être il commence à perdre la mémoire – *Bon écoute Caroline tu me fais chier avec cette histoire, si je te dis que je ne me souviens pas c'est que je ne me souviens pas, merde !*

Ce sont des situations chargées de sens en termes de travail de la mémoire et donc pleines d'enseignements pour un professionnel tel que moi, toutefois personnellement c'est la troisième catégorie de souvenirs oubliés qui m'intéresse le plus : ceux que rien ne vient déterrer et dont personne ne vous parle... ceux dont, en fait, vous ne savez même pas qu'ils existent pour la simple raison que, précisément, vous les avez oubliés. Complètement

oubliés. Pourtant ils sont là, n'est-ce pas? Ils sont *forcément* là, comment pourrait-il en être autrement?

Il est irrécusable que vous avez vécu bien plus que ce que vous parvenez à vous remémorer, et que les souvenirs que vous avez ne couvrent pas toute votre vie. Imaginez que vous puissiez les ranger tous l'un derrière l'autre, tous. Que vous puissiez rassembler tous les moments que vous êtes capable de rappeler à votre mémoire. Mis bout à bout, combien de temps représenteraient-ils en tout? Quelques semaines? Quelques mois? Presque rien, n'est-ce pas? Mais alors et le reste? Quid des vingt, trente, quarante ans de différence? Vous les avez bien vécus, pourtant, tous ces moments: où sont-ils passés? Comme la matière sombre de l'univers, aussi énorme et massive qu'invisible, ils sont là mais vous ne pouvez pas les percevoir. Toutes les données dont vous disposez – à commencer par votre âge – prouvent que ces souvenirs existent nécessairement, mais dans votre petit accélérateur de particules intérieur aucun des capteurs n'en détecte plus jamais la moindre trace. La quantité de vécu est bien là, quelque part, mais pas son récit dans la mémoire.

J'ai oublié mes souvenirs 2: retenir le passé, p. 6.

Certes, ce magma oublié est essentiellement constitué de choses sans importance. D'aventures ordinaires. De non-événements. De souvenirs inutiles, de situations banales, de gestes routiniers. Le rien de la vie qui la remplit mais ne pèse pas très lourd, ne vaut pas grand-chose, en tout cas pas d'être raconté. D'accord, mais vous l'avez oublié. Alors comment savoir si dans tout cela, toute cette masse de vie insignifiante, comme un

caillou d'or au fond d'une rivière, il n'y a pas la pépite d'un épisode crucial? D'un fait déterminant, heureux peut-être, mais peut-être aussi dramatique, peut-être épouvantable, qui pour une raison mystérieuse serait passé à travers le tamis de la mémoire avec le sable des choses anodines? Comment le savoir? Comment être sûr que vous vous souvenez vraiment de tout ce qui vous est arrivé?

6

Léna Carpentier était assise dans Gilbert, le gros fauteuil à oreilles rouge ponceau qui, installé face à mon bureau, accueille mes patients, et je l'écoutais raconter son histoire en hochant doucement la tête de temps en temps et en prenant des notes. Comme je la regardais, je ne pouvais manquer d'être frappé par le fait qu'elle avait gardé cette allure, ce port de tête, ce visage comme une évidence qui m'avaient tant troublé deux décennies plus tôt, et maintenant qu'elle était plus près et que j'avais un prétexte pour le faire à loisir je regardais ses yeux, le disque prasin de leur iris, les grains d'or et d'ambre et de sphène qui y dansaient autour de leur pupille infinie. Gilbert, à son habitude, se concentrait sur son corps, qu'il épousait sans retenue. Les courbes que j'en avais aperçues quand elle s'était assise, le pli d'un coude, l'arc d'une hanche, avaient soufflé sur moi la bourrasque d'un autre souvenir, puissant et bref: le corps de Coralie collé au mien, son ventre, ses seins, et j'avais été tourmenté un instant, le

temps que Léna lève les yeux vers moi et se mette à parler : quelques semaines auparavant elle avait quitté Paris dans sa voiture en fin de journée et emprunté l'A3 en direction du Nord pour aller prendre un avion à Roissy et rendre visite à son amie Élise à Washington. Après une vingtaine de kilomètres, au niveau de l'échangeur où les deux bras de l'autoroute se rejoignent, ce que les témoins n'avaient pu mieux décrire qu'une grosse voiture noire (cinq ou six marques et modèles différents avaient été reconnus, par chacun avec une certitude absolue, ainsi aussi va la mémoire) avait brutalement traversé les files devant elle et lui avait fait perdre le contrôle de sa petite berline, qui avait alors violemment percuté la barrière de sécurité et était sortie de la route en effectuant plusieurs tonneaux, quand l'autre véhicule disparaissait plein nord. Bien que les témoins de l'accident l'aient décrit comme extrêmement violent et n'aient pas donné cher de la survie de la conductrice, les pompiers avaient sorti de la carcasse de sa voiture une Léna Carpentier inconsciente mais en apparence miraculeusement indemne, et elle avait été transportée de toute urgence à l'hôpital pour être réanimée et soumise à d'innombrables examens. Tout cela, on le lui avait raconté depuis, car elle ne s'en souvenait en rien. Elle ne s'était réveillée que quelques jours plus tard à l'hôpital après qu'une intervention chirurgicale avait réduit un hématome extradural qui exerçait une pression importante sur le cerveau. L'opération avait été un succès, mais si sa mémoire fonctionnait normalement pour tout ce qui concernait les événements survenus depuis son réveil, elle avait en revanche tout oublié de son accident, et plus largement de ce jour-là, et plus généralement encore de ceux qui l'avaient précédé. Tous